

Un homme au cachot.
Il prie.

C'est troublant un homme qui prie. Qui va chercher auprès de l'indicible ... Qui va y chercher quoi ? Je ne partage pas sa religion. Je sais ce que j'irais chercher dans la mienne, si je pouvais me réconcilier avec elle. Mais la sienne ? Que lui dit-elle ? Aucune école ne me l'a expliqué, sinon que ses racines plongent dans les mêmes racines que celles de ma foi perdue. Je ne sais rien de ses mythes, des règles du jeu qu'il a à respecter, de l'ordre social que son Dieu a inspiré à son peuple. Rien. Sinon quelques emblématiques caricatures, des règles à notre sens commun particulièrement ignominieuses envers les femmes et un rapport à la mort et à l'après qui nous distinguent considérablement.

Quelles réponses trouve-t-il dans la prière ? Quel message ? Conforter sa haine, comme nous le croyons tous, plutôt que l'amour du prochain, comme nous y croyions tous ?

J'ose le déranger, lui dire que je suis venue pour lui, que s'il veut me parler il faut qu'il s'interrompe car je ne saurais attendre ... Quoique... ? Ce sont les surveillants derrière moi qui s'impatientent.

Il fait un geste de la main. Que je reste. Que j'attende un instant.

Il abrège et se relève ...

On me laisse seule avec lui mais je sais que l'on a branché les caméras.

On le dit violent. On le sait violent.

Il commence à parler, calmement. Me fait le récit de cet après-midi. De son visiteur débouté ... Aucun des deux ne sait trop pourquoi. Il aurait cru qu'il suffisait que ... Il parle de carnet de famille ... On y voit bien que c'est sa sœur, attendue depuis des années et qui faisait le pas, aujourd'hui, enfin ...

Mais il y a des règles du jeu, écrites. Nul n'est censé ignorer la loi. Qui est toujours plus limpide pour ceux qui la rédigent que pour ceux qui ont à la respecter.

Les larmes lui viennent, et la colère monte en lui quand, benoîtement, on lui a demandé au retour du préau "Ca va, Monsieur X ?".

Question anodine, a priori sympathique. Empathie devant un visage fermé, plutôt qu'ironie sachant sa déconvenue ... Il voudrait répondre et raconter, un peu, pour sortir de lui cette colère qui cristallise, peu à peu.

Parler, pouvoir parler, partager, se décharger de cet affront que lui fait la vie en ce jour qui devait être une fête. Une toute petite fête, confinée dans son cœur. Une grande émotion, sans doute, qui se fige dans des larmes de colères. Les larmes d'un homme. Qui ne coulent pas, évidemment ...

Mais l'ordre, c'est l'ordre, il faut garder le rythme, remonter en cellule. Il rechigne un peu, alors c'est l'invective. Des mots qui seraient sortis de la bouche d'un surveillant. D'une grossièreté extrême pour nous. Des mots infamants, pour lui et sa visiteuse.

Double peine par procuration. Face à laquelle il lui est impossible de se taire.

Que s'est-il passé exactement ? Ce n'est pas clair ...

Mais six ou sept hommes sont entrés dans sa cellule. Pour le maintenir, le mettre hors d'état de nuire s'il devait en avoir l'intention. Il a déjà démolé un coreligionnaire me dira-t-on. Avec une cruauté extrême, paraît-il ... Alors on se protège, la peur est légitime ... Et peut-être en rajoute-t-on un rien dans les gestes de contention. S'il souffre un peu, après tout, il en a fait voir pire à d'autre ... On ne raisonne pas dans ces moments là.

La peur est mauvaise conseillère.

Mais la sanction est là. Le cachot. A nouveau, parce que ce détenu là ... C'est un animal me dira-t-on. Le mot semblait choisi comme s'il était moins émotionnel que " une bête ", parce que sachez qu'ici il ne faut pas avoir d'émotion. Surtout pas ! Rester froid, appliquer la règle. Au sens strict. Le plus strict, ne jamais transiger avec la règle, la plus anodine soit-elle. Ce serait une faute, passible de sanction ! Quitte à ce que cela fasse monter la tension, inexorablement.

Son récit se fait colère. Il parle d'injustice. En permanence. Et de mensonge. En prison, c'est toujours pot de terre contre pots de fer. Et le pluriel est bien de mise. Eux, tous, ligüés contre lui, dont la première erreur est devenue faute, qui ne saurait qu'en produire mille autres.

Le récit est rarement partagé. C'est toujours l'autre qui a commencé. Ou un autre. L'un peut bien payer pour l'autre, et ça vaut pour les deux camps.

La colère d'un côté, pour un mot, un geste, rien qu'un ton bien souvent. Ou pour la brusquerie qui est un mode de conversation naturel dans cet univers où punir est la règle. Punitions qui s'ajoutent à la punition première, la seule régulière aux yeux de ceux qui sont ici pour la subir. Les autres sont un enchaînement, souvent le résultat d'une maladresse au départ. Et la mécanique se met en branle.

De l'autre côté c'est la peur, le risque en permanence que tombe la menace. En geste, mais bien plus souvent en mots, que l'on prend pour argent comptant. On ne sait jamais ... On ne sait jamais ce que l'humiliation va générer, ce que la pression va induire, quand l'exaspération va exploser.

Alors on se protège. Par la rigidité qui n'est pas indifférence, la froideur qui n'est pas manque de compassion, la dureté qui n'est pas manque d'indulgence. Pas chez tous, en tous cas.

Mais la peur est souvent mauvaise conseillère.

Il fulmine. Il vrombit entre ces 4 murs. Il fonce vers cette grille qui nous sépare, doublée d'un plexy qui me protège de ses éructations, et pile face à moi. Il est à bout. Les yeux humides, qu'il essuie d'un revers du bras en se détournant. Il fulmine contre l'injustice subie, jour après jour. Il ne parle plus de la prison, là. C'est d'avant, d'ailleurs. Cela remonte loin. La rage tord son visage tandis qu'il répond à ma question quant à la première injustice subie, qui fonde son désespoir d'aujourd'hui. Quelque chose obscurcit son visage, que je ne sais décrypter. Il baisse le regard. Quelque chose qui ressemble à la honte. Il l'évoque, cette première humiliation, celle d'un enfant, d'un gamin, d'un "pré-ado". Il me dit n'avoir su en parler qu'à 30 ans. Il se détourne et pousse les poings dans l'air contre ces p... de p... islamophobes. Vrai, pas vrai ? Histoire reconstruite pour s'expliquer d'abord à soi-même d'où vient cette rage profonde, destructrice de l'image de soi à reconquérir en détruisant l'autre ? Ou souvenirs, profondément enfouis pour resurgir, une fois adulte aguerri par des vengeances aléatoires qui ne disaient pas leur nom ?

Qui peut entendre cela ? Écouter sans dénigrer, sans douter, sans considérer l'aveu comme une justification rétroactive ? Personne dans cette forteresse où guère de paroles vraies ne s'expriment.

Personne n'a le temps. Personne n'a le temps qu'il voudrait pouvoir prendre. Et il n'y a guère de lieux, encore moins de prétexte que seraient ces petits moments d'échange qui faisaient la vie d'une prison. Échanger un billet de rapport. Répondre à une question de logistique. Expliquer un droit ou un devoir. Ces opportunités disparaissent peu à peu de créer un tout petit peu de lien, de construire un soupçon de confiance. Le numérique remplace les échanges. Toutes les réponses y sont classées, rangées, vaste FAQ. Tous les messages sont écrits. Dans un sbire souvent difficile à saisir pour les uns, dans une froideur expéditive pour les autres ... Avant, il fallait attendre que quelqu'un passe. Attendre et penser sa question, parfois panser sa colère, et l'oublier plutôt que la dire. Désormais c'est le just in time qui commande. Pour les uns, plus possible de prendre du recul, la question à peine établie, se jette sur le clavier. Pour les autres, inondés de missive, la réponse se fait fonctionnelle ... "T'a vu comme elle, il me parle ?". Me parle ? Tu parles !!! Là, on n'est plus du tout dans la parole, dans le dialogue. L'échange a pris toute autre tournure. On ne s'échange que des mots. On se dit des mots. Très vite on les reçoit comme dans le langage populaire "Il m'a dit des mots, Madame !".

Il n'y a plus le liant des phrases, du ton, du regard, de tout ce non verbal qui habite les échanges anodins. Guère d'échange désormais, autre que pour autoriser, contrôler, punir.

Ils ressemblent aux mots de l'éducation ces trois mots. Mais d'un modèle éducatif qui s'adressait aux enfants, et qui n'a d'ailleurs plus cours, sauf à se compléter par écouter, consoler, encourager. "Comprendre" en somme. Prendre avec soi, guider, protéger, secourir. Et pardonner, (donner à travers), qui n'est pas excuser. Mais ces mots n'ont plus cours, en tous cas pas ici. Ici, rien n'est pardonnable. Tout devient incompréhensible. Babel s'échafaude lentement.

Serait soupçonnée toute esquisse de mise en confiance ... considérée comme une tentative de manipulation, ou de collusion. Alors, pour éradiquer le risque, les équipes tournent. Personne ne sait qui sera là demain, un plus doux ou un plus sévère. Un plus souple avec la règle ou un intransigeant.

Ici, chacun doute de l'autre, des intentions de l'autre, du regard de l'autre. Chacun par peur. La peur est dans les deux camps. Peur de la violence soudaine, d'un côté et de l'autre peur de la sanction qui finit par tomber, toujours, pour un geste ou un mot d'exaspération qui n'a su être retenu et qui, même ténu, a été perçu, et interprété, et passé au tamis de la grille des "fautes", et à son tarif ...

Ici, il ne fait même pas bon dire sa peur de soi-même, la peur d'être débordé par ses émotions, sa peur d'être emporté par une colère qui s'endurcit de jour en jour. La réponse se fait rarement attendre et résonne comme une sanction supplémentaire : pour protéger l'autre de lui-même, on n'a souvent d'autre ressource que se protéger soi. Si on veille, l'autre se sent contrôlé. On surveille, mais l'autre se sent trahi. On isole un peu plus, pour protéger en temps réel, mais l'autre croit sa parole déniée, une fois de plus.

L'autre qui demande un suivi psychologique et reçoit du Xanax en réponse.

L'autre que l'isolement rend fou et que l'on confine un peu plus afin de garder un œil sur tous ses mouvements. Des fois qu'il s'en prendrait à lui-même, ce qui nous mettrait en tort !

La peur est toujours mauvaise conseillère.

Il en veut tellement à celui qu'il dit avoir humilié sa soeur. Il fomenté sa vengeance. M'en décrit les formes. Mime les gestes. Cherche-t-il mon effroi ? Je sais qu'il ne faut pas reculer, je reste presque appuyée à la grille.

Dans un autre contexte, je poserais la main sur le bras de cet homme, un geste d'apaisement, maternel. En prison, c'est impossible. Comme femme au milieu de ces hommes, pour la plupart privés du moindre contact physique, qu'elle porte ouvrirais-je ? Or, toucher, être touché, tant de mots se disent dans un simple toucher, tant d'apaisement. Alors ce sont les mots qui doivent porter cette chaleur là, cette affection là ... c'est à dire traduire que l'on est affecté par leur colère ou leur chagrin.

Qu'on les porte avec eux pour les en décharger, un peu. Quoiqu'ils aient commis, quoi qui les aient menés ici, quoique la colère ou la haine les y amène à commettre encore.

Sont-ils mauvais ? Définitivement nuisibles à la société ? Définitivement condamnés à l'exclusion, même le jour où ils seront libérés ? La vraie liberté ne l'ont-ils pas gâchée le jour où ils ont failli aux règles sociales ? Ce premier pas de côté qui les enchaîne trop souvent définitivement. Pourquoi ? Parce qu'ils sont définitivement mauvais ? Imaginer les libérer de ce mal ... Les ramener face à ce mauvais choix qu'ils ont fait et leur ouvrir un autre chemin.

Comment est-ce possible ? Est-ce possible en ces lieux ? Est-ce possible quand les fondements de l'urbanité sont si absents de ces lieux ?

Ces lieux que structurent deux mots : le règlement et la sécurité. Ou deux autres, la faute et la peur ...

Alors, un jour ils seront libérés, sans que l'on en ait fait des hommes libres.

Est-ce par naïveté que je ne me suis jamais sentie en danger, la plupart du temps enfermée avec eux dans leur cellule ? Suis-je aveugle à la réalité profonde de leur personnalité ? Jusqu'où va mon empathie ? Jusqu'à tout comprendre, ce qui serait un pas vers le pardon, comme disait l'autre ? Décrypter, sûrement, j'essaie de décrypter, avec eux, ce qui leur rend ce quotidien si insupportable. Ce qui, au-delà de l'enfermement, le rend si insupportable. Leur expliquer, réexpliquer les règles du jeu. Les rendre lisibles. Les contextualiser. Même quand elles ne sont pas si claires. Même quand elles semblent interprétées avec des nuances variables selon les individus. Essayer de justifier ces nuances, leur donner une once de légitimité.

Et quand leurs droits leur semblent bafoués, là aussi isoler l'objectif du subjectif, formuler avec eux, clarifier, ôter l'amertume, affirmer sans revendiquer ... dire l'injustice sans ces affects inutiles qui prêtent le flanc au doute. Alors que c'est si souvent la douleur qui parle.

Je parle des règles du jeu, parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. Et non des règles du vivre ensemble. Ici, on joue au chat et à la souris, continûment, inconsciemment, peut être. D'aucun seraient choqués par cette vision des choses et pourtant à aucun moment selon moi il ne s'agit d'apprendre, de réapprendre à vivre ensemble. Ensemble n'existe pas. Peut on parler de se plier aux règles communes quand la seule règle commune est celle de l'autorité ? Et qu'elle est intransitive.

Il éructe toujours, et revient sur l'injustice et le mensonge. Et aux injonctions de la religion qu'il me prête. Et à l'incohérence de cette société qui les prêche et agit contre elles, selon lui.

Justice et Vérité. Et Amour, lui qui ressent tant de haine. Lui qui construit sa haine sur celle qu'il nous prête. Il me regarde droit dans les yeux, me pointe du doigt. Je me prête à ce "vous". Je ne puis que l'entendre. Il ne me révolte pas. Il m'interpelle. Je n'y suis pour rien mais qu'ai-je fais pour infléchir le cours des choses ? Passivité bienveillante ou lassée ? Je n'en sais rien. Sauf qu'aujourd'hui je sais : j'observe à chaque visite en ces lieux la haine croissante. Au-delà de la colère contre le système, se lit la haine contre les hommes. La révolte n'est pas contre le règlement, mais contre ceux qui l'appliquent. Ceux là qui essaient de gérer, tant bien que mal, avec si peu de moyens qu'il faut s'en tenir à "enfermer et punir".

Sa haine focalise sur une société toute entière mais prend d'abord appui sur la réalité tant humaine que matérielle de ces lieux. Ce petit monde qui, pour lui, représente au quotidien la réalité d'une société toute entière ... Qui la caricature bien sûr, mais n'en est pas si loin. Un petit monde dichotomique, où chacun est confiné dans son statut et où toute spontanéité se heurte aux diktats de la règle.

Peut-on imaginer pouvoir concevoir et gérer autrement ces lieux de réclusion ? Donner sens à ce qui, de par sa taille, est une véritable machine ? "Donner vie" et sortir du système binaire qu'est le système carcéral ? Peut vs peut pas, bien vs mal, dedans vs dehors ... Comment instiller de la nuance quand il faut gérer avec équité 300 détenus et diriger autant d'hommes libres, sinon davantage ?

Il me fait le récit de sa haine et expose ce qu'elle lui inspire. Justifie ainsi ce qu'il est prêt à commettre. Expose tout ce qu'il n'a pas à perdre. N'aura plus jamais à perdre. Il évoque évidemment la Syrie. Justifie les départs. Motive les retours. Mime la mort qu'il est prêt à donner, à infliger plutôt, et revendique sa cruauté. Affiche l'absence de peur. La vengeance. Venger les injustices et les mensonges, l'humiliation et le mépris.

Je suis toujours au cœur de ce "vous". Incapable de répliquer sans surajouter à sa haine. Je me tais. Et j'ai peur. Pas peur de lui dont tout me protège. Peur de ce monde libre vers lequel je m'en vais retourner et qui ne lui offrira rien qui le guérisse de sa haine. Peur de ce qu'elle y fera surgir, immanquablement. Trois jours plus tard.

Il a jeté sa colère face à moi. Il se calme. Se referme. Se tait.

Je lui dit que je vais le laisser, que je reviendrai.

Il relève la tête et, grave, prononce un "merci".

Ils disent tous merci.

Et leur regard dit que ce n'est pas simple politesse.

Je ne sais pas pourquoi j'y retournerai. Je sais juste que j'y retournerai.

Que je côtoierai les hommes en bleu et les hommes en gris.

Que j'écouterai les uns parfois, les autres souvent.

Que j'essaierai de partager la difficulté des uns et la colère des autres.

Que je ferai tout pour ne pas prendre parti, juste proposer, parfois, une autre perspective.

Proposer d'ouvrir d'autres perspectives, surtout à tous ceux qui ne franchissent jamais ces lourdes portes

Dominique Anne FALYS
Membre de la commission de surveillance de la prison de Leuze-en-Hainaut
27 mars 2016

